

Génération (littéraire)

Alain VAILLANT

Résumé

La notion de « génération », apparue au XIX^e siècle, a été durablement utilisée dans le champ littéraire pour rendre compte des connivences observables, sur une période et dans un espace délimité, entre des écrivains, leurs œuvres et leur lectorat. Il s'agit d'expliquer ici comment l'idée de génération s'est imposée avant d'être peu à peu délaissée, voire désavouée. Pour conclure, on précise sous quelles réserves une notion aussi discutable et approximative peut conserver une forme de pertinence et, par suite, une utilité opératoire.

Mots-clés : génération, sociologie, représentation, littérature, histoire.

Abstract

The notion of "generation", originating in the 19th century, was long used in the field of literary studies to account for the connivances which may be observed during a certain period and in a certain defined space between writers, their works and their readers. The goal of this contribution is to explain how the idea of generation took hold before gradually losing ground and even being rejected. It concludes on the conditions in which such a debatable and approximate idea may retain a certain relevance and thus be of some operational use.

Keywords: generation, sociology, representation, literature, history.

La notion de « génération littéraire » a longtemps été familière aux historiens de la littérature. Par rapport à d'autres concepts beaucoup plus abstraits, elle a l'avantage de paraître intuitive et immédiatement compréhensible par le sens commun. Elle ne présuppose aucune découpe uniforme du temps (comme le siècle), aucun schématisme esthétique (comme le mouvement). On voit en effet sans peine ce que le mot suggère : l'idée, peu contestable, qu'à certains moments de l'histoire, on voit arriver sur la scène littéraire un ensemble de jeunes écrivains à peu près contemporains, ayant vécu les mêmes événements et ayant donc eu leur sensibilité et leur vision du monde formées par les mêmes réalités. Ces jeunes artistes sont unis par un lien informel de solidarité ou du moins de connivence intellectuelle qui se reflète dans les œuvres qu'ils publient ; ce lien peut d'ailleurs être l'amorce de réseaux relationnels plus structurés, à mesure que les écrivains progressent dans la carrière littéraire.

Depuis Sainte-Beuve jusqu'à la vague marxisante des années 1960, il était à peu près entendu, en histoire littéraire, que l'étude des réalités sociales devait s'articuler, en ce qui concerne les écrivains, avec l'observation fine des phénomènes relevant de la psychologie individuelle ou collective. C'est d'ailleurs Sainte-Beuve qui, dans son étude *Chateaubriand et son groupe littéraire* (1860), fait l'un des premiers usages de la notion

de « génération³⁹ » — au moins en France : Schlegel avait déjà parlé de génération, à propos de Goethe. Elle est reprise, sous la Troisième République, par Gustave Lanson, dans son *Histoire de la littérature française* (1894), puis par Albert Thibaudet, qui lui consacre un article remarqué (« L'idée de génération ») dans le numéro de mars 1921 de la *Nouvelle revue française* (*NRF*). Mais, surtout, ce sont alors tous les jeunes écrivains qui, dans cet âge d'or républicain de la littérature française, se pensent comme « génération », unie et conquérante autour d'une petite élite, telle que l'imagine Jules Romains, toujours à la *NRF*, en août 1909, dans son article « la génération nouvelle et son unité » : « Quand l'unité apparaît, elle tâtonne et choisit. Elle reconnaît les siens. C'est une très faible minorité qu'elle traverse, renforce et recourbe en couronne⁴⁰. »

Après la Seconde Guerre mondiale, le livre d'Henri Peyre, *Les Générations littéraires*⁴¹, marque le chant du cygne de la « génération littéraire », en dehors de quelques réemplois académiques ou pédagogiques résiduels. L'histoire littéraire tend ensuite à privilégier des concepts d'allure plus scientifique, directement inspirés de la sociologie (le « groupe restreint », le « réseau », la « sociabilité »), au moment même où, curieusement, la sociologie culturelle et l'histoire sociale s'intéressent à leur tour aux phénomènes générationnels, caractérisés, non plus par des orientations littéraires (la littérature est désormais trop marginale), mais par les nouvelles formes d'affirmation identitaire (la musique, l'habillement, les loisirs, etc.). Dans les années 1950, la *Beat Generation*, théorisée par l'écrivain américain Jack Kerouac, est peut-être le dernier phénomène générationnel d'origine littéraire, avant de caractériser plutôt, sous l'étiquette de « beatnik », une forme de contestation globale de la société américaine.

Mais, en histoire littéraire proprement dite, la notion de « génération » s'était elle-même enlisée dans des difficultés méthodologiques insurmontables, à force de vouloir se donner une allure faussement scientifique. Si l'on parle d'une génération de 1680, 1800 ou 1830, pourquoi n'y en aurait-il pas en 1690, 1810 ou 1820 ? Et si l'on admet aussi celle de 1820, pourquoi un écart de 20 ans ici (entre 1800 et 1820), 10 ans là (entre 1820 ou 1830) ? Pourquoi pas non plus, d'ailleurs, une génération de 1819 ou de 1821 ? L'intervalle type entre deux générations est-il de 15, 20, 25, 30 ans ? Toutes ces questions, inspirées par un positivisme

39. Pour une mise au point historique et théorique très claire sur les générations littéraires, voir MORARU Viorel-Dragos, *Les générations dans l'histoire littéraire*, thèse de doctorat, Université Laval (Québec), 2009, [en ligne], www.theses.ulaval.ca/2009/26155/26155.pdf.

40. *Ibid.*, cité par l'auteur, p. 131.

41. Paris, Boivin, 1948.

très naïf, occasionnaient il y a un siècle d'interminables discussions stériles. On discutait pour savoir s'il y avait trois, quatre ou cinq générations par siècle, alors qu'il ne pouvait évidemment y avoir aucun rapport arithmétique entre une division totalement artificielle, le siècle, et une notion fondée, peu ou prou, sur les circonstances concrètes de l'histoire réelle.

La vérité est que la génération littéraire est un concept « mou ». Elle traduit seulement l'idée que, à certains moments, la génération montante (des écrivains ou des lecteurs) a le sentiment particulièrement vif d'avoir grandi dans un contexte nouveau, qui crée une césure perceptible avec les générations passées. Les jeunes de 1830, de 1885, de 1930 étaient trop jeunes pour voir connu vraiment l'épreuve des guerres napoléoniennes, du Second Empire et de la débâcle de 1870, de la Première Guerre mondiale : les « générations littéraires » apparaissent toujours comme des ondes de choc après les crises ou les transformations brutales de la société. La « génération » invite donc à mettre en regard l'histoire littéraire et l'histoire sociale, voire l'histoire politique — faute de quoi elle n'aurait aucun sens. La « génération littéraire » n'est évidemment pas un phénomène propre à la littérature ; mais il est arrivé, dans le passé, que la littérature ait été culturellement dans une situation privilégiée pour traduire un phénomène générationnel. La génération est une réalité, à la condition de se rappeler que, comme la plupart des réalités culturelles, elle est un fait de représentation, non une réalité objective — mais les représentations, une fois constituées, ont des effets objectifs : les jeunes romantiques de 1830 ont fait tout ce qu'ils ont fait parce que, pour une part, ils avaient le sentiment puissant de former une génération.

Au bout du compte, la génération littéraire est une notion molle et approximative, mais c'est ce qui en fait l'intérêt. Car les périodisations tranchées, les ruptures, les stricts cloisonnements sont toujours réducteurs et illégitimes, en histoire littéraire : mieux vaut donc, finalement, les concepts qui affichent leurs limites. Parlons de « génération littéraire » — à condition de ne jamais oublier qu'il ne s'agit là que d'un outil opératoire, la cristallisation d'une vision subjective ou d'une représentation collective (celle des contemporains ou des observateurs) : rien de plus, rien de moins.